

Du même Auteur :

À l'ombre des mirages, roman
Les deux vies de Julien Lacombe, roman
Les hommes de sa vie, roman
ZAMENA, la stratégie de l'improbable, roman
Le protocole des Maudits, livre I, II, III, roman

Les doux visages de l'Être, réflexions

À l'ombre des mirages, scénario long métrage
Les deux vies de Julien Lacombe, scénario Long métrage
Un mausolée de sable, scénario long métrage original
Sortie de scène, scénario long métrage original

20 Scénarios pour courts-métrages

Dérives, nouvelles

Arpenteurs de vie, poèmes
CinéRimes, 104 poèmes inspirés de films
Croquis humains (suivi de « Tarot »), poèmes
Gouffres de lumière, poèmes
Nectar de vie, poèmes

La goutte et le vase, 3 saynètes
Les portes de Janus, pièce en 5 actes

Tous ces ouvrages peuvent être consultés
et commandés (sauf les scénarios) sur le site de l'auteur :

<https://imagesetmots.fr/>

Bernard SELLIER

Adieu Rachelle,
je te vengerai !

Roman

Plumes Festives 2025
plumesfestives.fr
ISBN : 9782491894146

Première partie

Chute libre

Toute négativité résulte de l'accumulation de temps psychologique et de la dénégaration du présent. Malaise, anxiété, tension, stress, inquiétude, tous des formes de peur, sont occasionnés par trop de futur et pas assez de présence. La culpabilité, le regret, le ressentiment, les doléances, la tristesse, l'amertume et toute autre forme d'absence de pardon sont causés par trop de passé et pas assez de présence.

Eckhart Tolle

« Le pouvoir du moment présent »

Chapitre 1

Vendredi 13 avril 2012

Aristide Clément est un homme qui impressionne et subjugue toutes les personnes que le destin place en sa présence. Tout d'abord par sa stature. Son mètre quatre-vingt-douze et ses cent dix kilos de muscles, dont il entretient avec grand soin l'élasticité et la puissance, n'ont aucune peine à capter les regards. Ceux des femmes imaginent un amant aux ardeurs torrides et aux capacités sexuelles superlatives. Ceux des hommes jaloussent sans retenue les formes sculpturales de cet Apollon contemporain. Sa tenue vestimentaire est toujours composée avec un goût des harmonies qui ne succombe jamais aux modes mercantiles.

Il envoûte également tous ceux qui le côtoient par sa réussite sociale et financière. À trente-sept ans, sa fortune, dont l'origine demeure nébuleuse, lui a permis de s'offrir une luxueuse villa sur les hauteurs du Rouret, une charmante bourgade des Alpes-Maritimes située à une dizaine de kilomètres de Grasse, capitale des parfums. Le terrain de huit mille mètres carrés, parsemé d'une cinquantaine d'oliviers centenaires taillés avec soin, offre un écrin paisible et champêtre à la bâtisse de huit pièces, d'architecture moderne, qui capte le bienveillant soleil azuréen grâce à de vastes baies vitrées. Sur une large restanque, la piscine de cent mètres cubes, chauffée par une batterie de panneaux solaires, propose en toute saison une agréable et vivifiante baignade aux rares visiteurs admis dans ce petit paradis.

Monsieur Clément est un homme comblé, mais discret. Ses

relations avec les propriétaires voisins sont réduites au strict nécessaire. Les cercles dans lesquels il accepte de se montrer sont sélectionnés avec soin. Il y fait des apparitions rares, mais sa prestance et sa décontraction y sont toujours remarquées.

Il est possible de compter sur les doigts d'une seule main les situations dans lesquelles cet homme brillant et décomplexé s'est senti en état d'infériorité.

En cette journée du 13 avril 2012, l'assurance naturelle et la confiance autoritaire, qui sont d'ordinaire ses qualités fondamentales, paraissent en berne. Monsieur Clément a peur, et cette faiblesse est d'autant plus incompréhensible que les deux personnages qui sont vautrés dans les fauteuils en face de lui sont quasiment des microbes.

Frères jumeaux nés prématurés à sept mois et demi, Pierre et Paul Dupont ne présentent pourtant aucune caractéristique physique susceptible de terroriser un athlète du gabarit d'Aristide. Ils ne dépassent pas le mètre soixante-cinq, et leur corpulence aussi rondouillarde que mollassonne laisse augurer un système musculaire des plus déficients.

Malgré ces éléments physiques objectifs et sécurisants, Aristide Clément n'en mène pas large, tout en essayant d'afficher une mine sereine. Le statut professionnel de ses visiteurs est déjà impressionnant. Ils travaillent en sous-main pour le ministère des Armées et leur pouvoir décisionnel est bien connu de tous ceux qui les approchent. Mais ce qui est surtout redoutable, c'est la sauvagerie devenue légendaire que manifestent ces deux énergumènes lorsqu'un exécutant se montre incompetent ou déloyal. Le dernier exploit qui est prêté au sinistre duo consistait à enfermer un sous-fifre indélicat dans une cage de cinq mètres cubes grillagée, en compagnie d'une vingtaine de rats affamés. Bien que n'ayant jamais reçu la confirmation absolue de cette abomination, Aristide Clément ne doute pas une seconde de sa véracité.

Les deux frères sont arrivés le matin même, de fort mauvaise humeur. Celle-ci s'est améliorée peu à peu de façon sensible, grâce aux deux jeunes femmes qu'Aristide avait eu la sage prévoyance de convoquer pour la journée. Mais, après deux heures

d'ébats bruyants, suivis d'un déjeuner gourmand et copieux, monsieur Clément avait eu la désagréable surprise de constater que l'agressivité des frères Dupont était loin d'être apaisée.

Enfoncés dans leurs sièges, un monumental cigare aux lèvres, Pierre et Paul gardent un silence inquiétant, tout en sirotant, de temps en temps, leurs coupes de champagne.

Aristide ne doute pas une seconde que leurs yeux, profondément enfoncés dans le crâne au point de disparaître par instants, ne perdent pas la plus infime expression de son visage.

Il faiblit le premier, incapable de supporter plus longtemps ce calme terrifiant.

— Ce serait vraiment dommage que vous partiez cet après-midi. Je peux demander à Lucrèce et à son amie de rester pour la nuit. Si cela vous convient, bien sûr.

Pierre sort de sa léthargie, lance un rot bruyant, puis foudroie Aristide.

— Monsieur Clément, il est indéniable que votre réception est tout à fait plaisante. Mais vous pensez bien que nous n'avons pas fait le déplacement depuis Paris uniquement pour baiser vos deux pétasses. Qui sont charmantes, nous en convenons.

Aristide déglutit avec peine. Aucun doute possible, l'état des deux nabots n'a connu aucune amélioration.

— Je vous assure que j'ai toute confiance dans notre chercheur, ajoute-t-il d'une voix blanche. Je n'ai aucun doute sur le fait que ses essais vont déboucher très rapidement sur des résultats positifs.

Paul pose son cigare et se penche vers son hôte.

— Monsieur Clément, j'ai la désagréable impression d'entendre les promesses électorales d'un politicien véreux. J'espère me tromper. Il est vrai que les travaux de votre scientifique ont ouvert une voie intéressante pour nos projets. Mais voilà plusieurs mois que son programme piétine. Notre temps est précieux. Des informateurs sérieux nous ont appris que les Russes, les Chinois, et même les Coréens du Nord, progressent à pas de géants dans un domaine de recherche similaire. Nous allons donc devoir reconsidérer les aides qui ont été allouées à vos expérimentations.

— Ce qui signifie en clair, assène Pierre, que le robinet des subventions sera très bientôt fermé.

Monsieur Clément sent son corps se liquéfier. Les deux frères sont retombés dans leur inquiétante rêverie silencieuse. Tenter une contre-attaque dans ces circonstances serait inapproprié, malsain, voire suicidaire. Pour l'heure, il a juste été fait mention de la clôture des aides financières. Le mal est réel, mais supportable. Pas question de risquer une remarque maladroite ou une suggestion hasardeuse qui pourraient réveiller la bestialité de ces deux monstres.

Le portable d'Aristide sonne. Un nom s'affiche. Il ne cache pas sa surprise.

— Vous permettez ? Je pense que c'est important.

Pierre et Paul font un vague signe d'acceptation.

— Oui ?... D'où m'appellez-vous ? questionne monsieur Clément à voix basse.

Les deux frères s'extirpent de leurs fauteuils et sortent sur la terrasse. Leurs yeux se portent sur les jeunes femmes qui sont assises nues, dans des poses lascives, sur la margelle de la piscine, mais ils n'affichent aucune expression. Une voix fait sursauter les deux visiteurs. Aristide Clément, très excité, se tient devant eux, sourire aux lèvres.

— Messieurs, je viens d'avoir notre scientifique. Et les nouvelles sont excellentes !

Les regards des jumeaux expriment un intérêt prudent.

— Je suppose que vous parlez du sujet qui nous occupe ? avance Paul.

— Tout à fait, mais pas seulement. J'ai réfléchi, et je crois que nous allons pouvoir faire d'une pierre deux coups.

— C'est-à-dire ? interroge Pierre d'un ton sec.

— Vous avez mentionné ce matin le fait que l'enquête d'un magistrat se montrait de plus en plus gênante pour vos opérations, et que son élimination était envisagée.

— Développez.

— Eh bien, grâce aux avancées de notre chercheur, je crois que j'ai trouvé le moyen de résoudre votre problème de façon optimale. Vous n'aurez nul besoin d'engager des tueurs à gages,

et, par la même occasion, nous progresserons dans l'expérimentation du produit.

— Voilà qui peut sembler intéressant, commente Paul du bout des lèvres.

— Je vous explique mon projet, clame Aristide avec entrain.

Monsieur Clément retrouve d'un coup son énergie, sa confiance, ainsi que son aura dominatrice. Il entraîne ses invités vers l'intérieur de la villa en accompagnant ses paroles de grands gestes aussi enthousiastes que suggestifs.

Chapitre 2

Vendredi 13 avril 2012. Une heure plus tôt.

La vieille Mercedes noire déginguée fonce à cent kilomètres-heure sur une chaussée sylvestre limitée à soixante. Les yeux rivés sur l'étroit ruban de bitume qui cisaille une épaisse forêt de chênes verts, le conducteur ignore totalement le risque représenté par les radars mobiles qui sont souvent installés au bord de cette portion de route dangereuse. Deux pensées occupent en cet instant l'intégralité de son espace mental.

Le SMS, envoyé par André, reçu dix minutes plus tôt :

« Grave problème ! Venez vite. »

Et la durée interminable de ce parcours qui, d'ordinaire, lui paraît si court.

Qu'a-t-il pu se passer ? André n'est pas le genre d'employé à s'affoler sans raison majeure. Brillant technicien de laboratoire, il travaille depuis deux ans au centre, a toujours fait preuve d'un caractère équilibré et n'a jamais manifesté de frayeurs incongrues.

Ce ne serait tout de même pas...

Non, une telle éventualité est impossible, heureusement. Il n'aurait pas été averti de cette manière.

Un vendredi 13, jour de chance.

C'est la première pensée qui avait jailli dans son esprit ce matin au réveil. Quelle ironie !

Le panneau tant désiré apparaît enfin à la sortie d'un virage.

CLINIQUE VÉTÉRINAIRE

1 km.

Un dernier coup d'accélérateur pour gagner quelques secondes précieuses. Un virage serré, un léger dérapage, puis la voiture pénètre en trombe sur le vaste parking gravillonné.

Il faut à tout prix trouver un labo plus proche. C'est une situation infernale !

Le conducteur descend, se hâte vers l'entrée sans prendre le temps d'activer la fermeture centralisée du véhicule. Arrivé à quelques mètres des portes automatiques, un signal intérieur d'alerte l'immobilise. Il est indispensable que les employés n'aient pas conscience du trouble qui l'agite. N'est-il pas un employé lambda, perdu au milieu de collaborateurs ordinaires ? Seul son travail de recherche sur de prétendus perfides virus lui confère une aura spécifique dans le regard de ses collègues.

Quelques séries de respirations profondes et les battements désordonnés du cœur s'apaisent partiellement.

Il avance d'un pas sagement mesuré. Les portes s'ouvrent silencieusement et il pénètre dans le grand hall blanc immaculé. Son visage demeure figé, mais se prépare à une socialisation indispensable.

La secrétaire principale trône derrière le comptoir d'accueil. Toujours souriante, chaleureuse, et solaire, grâce au blond vénitien de ses cheveux impeccablement coiffés.

- Bonjour, monsieur Bruno. Vous allez bien ?
- Bonjour Myriam. Oui, oui, pas de souci.
- Et vos charmants petits pensionnaires ?
- En pleine forme, merci.
- J'espère que vous nous les présenterez un jour.
- Mais certainement.

Monsieur Bruno maudit la logorrhée chronique de l'hôtesse, s'empresse de poursuivre son chemin, et adresse distraitemment quelques salutations guindées à droite et à gauche. La salle d'attente est comble. Une demi-douzaine d'habitues, en majorité de sexes féminins, s'informent, grâce aux derniers numéros de *Voici* ou de *Gala*, des actualités concernant la famille princière monégasque ou la santé des caniches de la Cour d'Angleterre, tout en caressant d'une main distraite leur animal de compagnie.

Je parie que les trois quarts d'entre elles dorment avec leur toutou, et foutent le mari dans la chambre d'amis !

À l'instant où Bruno tend la main pour appuyer sur le bouton d'appel de l'ascenseur, une main se pose sur son épaule. Il sur-saute, se retourne avec brusquerie.

— Bonjour Bruno.

Serge Leplat. Il ne manquait plus que lui ! Un angoissé chronique et, qui plus est, vétérinaire de compétence moyenne. Le genre de fardeau qui figure en première ligne sur un siège éjectable, si l'éventualité d'une compression de personnel s'impose un jour.

— Que se passe-t-il ? Tu me sembles inquiet. Et puis ce n'est pas ton jour de travail. Aucun danger n'est à craindre, j'espère ?

Quel crétin !

Une esquisse de sourire se dessine sur les lèvres de Bruno.

— Pas le moindre risque, je t'assure ! Tout va pour le mieux. Juste une petite vérification des résultats d'analyses. Mais je crois que tu es très attendu par les chéris de ces dames...

Un geste ferme de l'index en direction des douairières à tous.

— Oui, bien sûr ! J'espère simplement que tu ne nous caches rien d'important.

Le médecin des caniches s'éloigne à petits pas sans attendre une réponse, mais se retourne deux fois, le regard suspicieux.

Quel boulet ! Je suis sûr qu'il n'hésiterait pas à sacrifier sa mère pour descendre une seule fois avec moi et découvrir ce que nous expérimentons là-dessous !

L'ascenseur est là. Bruno entre, attend que la porte soit refermée, puis sort le trousseau qu'il manipule fébrilement depuis quelques minutes au fond de sa poche. Il glisse une petite clé dans la serrure qui jouxte les gros boutons. Seuls deux autres employés ont l'autorisation de pénétrer dans le second sous-sol : André, le laborantin, et l'inoxydable Isabelle, chargée de l'hygiène du local.

La cabine s'immobilise. Bruno en jaillit et ignore superbement le panneau qui affiche en lettres rouges :

ZONE PROTÉGÉE
RISQUE DE CONTAMINATION
TENUE SPÉCIALE EXIGÉE

Il traverse le sas sans endosser la combinaison stérile qui est théoriquement obligatoire, bien que totalement inutile. Il débouche dans la première salle, cherche des yeux son collègue.

— André... Tu es là ?

Un pas rapide se fait entendre. La figure pâle du rouquin apparaît.

— Ah ! Monsieur Bruno. Vous êtes enfin arrivé. C'est terrible, venez.

— Comment ça, terrible ?

André s'abstient de répondre. Il entraîne Bruno dans la seconde salle. Seuls trois néons sont en service, ce qui donne à l'espace une malaisante atmosphère de clairs-obscurs menaçants. Les deux hommes s'immobilisent devant une monumentale cage métallique grillagée.

— C'est Marcus... Regardez ce qu'il a fait !

Dans un recoin de l'enceinte, dissimulée derrière un tronc d'arbre massif, une forme est étendue contre le grillage. Bruno s'approche.

— C'est Livia. Elle est...

André essuie une larme.

— Oui, il l'a tuée, c'est impensable !

Bruno méprise la sensiblerie de son employé, mais il sent un frisson de fièvre irradier son échine. Il tend deux doigts vers la masse immobile. Pas de doute, Livia est inanimée.

— Où est-il ?

André désigne la cabane en rondins qui se dresse à l'une des extrémités de l'enclos.

— Il est caché là. Il refuse de sortir.

Bruno se place à proximité du refuge, s'accroupit.

— Marcus... Marcus... Viens ici, Marcus.

Difficile d'adoucir sa voix lorsqu'une exaltation interne vous tenaille à ce point.

Un silence tétanisant. Bruno s'apprête à renouveler son appel, lorsque deux yeux, puis un bras velu, interminable, jaillissent de la pénombre. Avec une lenteur qui semble irréaliste, un corps entier apparaît.

Et soudain, le gentil Marcus, l'affectueux bonobo qui aimait tant se faire câliner, se rue en direction des deux hommes, ouvre une gueule béante, et lance un cri effroyable qui leur glace le sang.

*

Les hurlements se sont calmés. Marcus, épuisé, s'est effondré dans un coin et semble s'être assoupi.

— C'est incroyable, gémit André. Un couple aussi adorable. Je n'ai jamais vu ça de ma vie ! Je vous assure que je lui ai donné le traitement comme prévu. La posologie que vous aviez indiquée, et à intervalles réguliers. Comment a-t-il pu développer une sauvagerie pareille ? Il l'a étranglée. Étranglée, vous vous rendez compte ?

Bruno l'écoute distraitement.

Cet idiot qui se lamente. S'il savait...

Dieu merci, ce n'est pas le cas, puisqu'il n'est là que pour le folklore, et n'a aucune connaissance des recherches qui sont menées depuis de nombreux mois.

— André, je comprends votre douleur. Vous étiez très attaché à ces animaux. C'est un mystère de la nature, voilà tout. L'instinct sauvage veille en permanence, et se réveille à l'instant où on s'y attend le moins. Nous ne pouvons qu'accepter ses décrets.

Les formules toutes faites, soigneusement codifiées, qui sont servies depuis des millénaires dans les situations douloureuses, lorsque la mort remplit son office.

— Rentrez chez vous, André. Je vais faire le nécessaire. Reposez-vous demain, si vous le souhaitez. Il n'y a pas d'urgence à gérer. Je m'occupe de tout.

— Merci, Bruno.

André s'éloigne d'un pas lourd.

Allez, dépêche-toi de virer d'ici.

Un dernier regard vers la forme inanimée de Livia, puis vers Marcus, toujours endormi. Dans quarante-huit heures, si tout se déroule comme prévu, il sera redevenu le paisible primate qu'il n'aurait jamais cessé d'être, si la main d'un apprenti sorcier de génie n'avait court-circuité le flux naturel de ses instincts primaires. Bruno retient une envie de hurler sa joie, d'esquisser des pas de danse. André s'approche, toujours tremblant.

— Au revoir, Bruno, j'essaierai de venir demain quand même.

— Comme tu le sens, André. Repose-toi bien.

La porte se ferme derrière le rouquin. Bruno bondit sur ses traces, tourne la clé, et se rue dans une petite pièce adjacente qui lui sert de bureau. Il ouvre un placard cadénassé, en sort un vieux téléphone à cadran. Il compose un numéro, se trompe tant ses doigts sont agités, recommence. Les sonneries se suivent. Une attente de plusieurs secondes. Autant dire une éternité. Un de ses ongles commence à pâtir de sa nervosité. Enfin, un aboiement surgit dans l'écouteur :

— Oui ?

— Monsieur Clément. C'est moi.

— D'où m'appellez-vous ?

— Mais de mon bureau, sur le téléphone sécurisé, bien sûr.

— Parfait, Bruno. Que se passe-t-il ?

— J'ai réussi, monsieur. La formule est au point. Tout s'est passé comme je l'espérais.

— Ah !

Une exclamation spontanée mais qui se révèle sèche, exempte de couleur, d'odeur, de saveur. L'enthousiasme de Bruno subit un bref coup d'arrêt.

— Je... Je pense que vous allez pouvoir avertir les membres du consortium de ce résultat.

Un silence s'établit sur la ligne. Le cœur de Bruno poursuit ses battements agités, mais une sourde inquiétude remplace progressivement la jubilation. La voix de monsieur Clément réapparaît enfin.

— Je vous rappelle d'ici quelques minutes.

L'excitation joyeuse de Bruno s'éteint brutalement. Le succès

expérimental enfin enregistré lui semble tout à coup bien dérisoire. Le soudain besoin de réflexion de monsieur Clément n'est pas un signe encourageant. Cet homme impénétrable et mystérieux ne peut qu'enfanter des décisions aussi inattendues que dérangeantes.

Le chercheur ouvre un tiroir, sort une petite fiole de cognac et avale une gorgée qui lui brûle la gorge. Il fait le tour de la cage, soupire en passant devant le corps de Livia, cherche du regard Marcus, qui se terre dans sa cabane. Il consulte sa montre.

Qu'est-ce qu'il attend pour rappeler, bon Dieu ?

La sonnerie se manifeste enfin. Il se précipite sur le combiné et manque le lâcher, tant sa main tremble. La voix de monsieur Clément s'est adoucie.

— Oui, Bruno. Ce sont effectivement de très bonnes nouvelles que vous nous annoncez. Comme vous pouvez le penser, nous sommes satisfaits de votre réussite. Mais vous comprendrez aisément qu'un résultat positif, qui plus est sur votre chimpanzé...

— Un bonobo, monsieur.

— Peu importe. Un seul résultat positif est tout à fait insuffisant pour valider la réussite de la formule. Vous avez franchi un cap important, j'en conviens. Il s'agit maintenant de prendre le large, de gagner la haute mer, de passer à l'étude définitive.

Bruno sent une grosse boule obstruer sa gorge.

— Vous voulez dire...

— Mais exactement ce que vous avez compris, mon cher Bruno. Vous êtes un scientifique de grand talent. Nous allons donc désormais laisser de côté vos charmantes petites bestioles, et instaurer un protocole d'étude beaucoup plus proche de la réalité.

— Mais le patrimoine génétique des bonobos...

Une interruption sèche.

— Monsieur Bruno, ne me faites pas perdre mon temps, de grâce. Même si, j'en conviens, l'immense majorité des Terriens ne possède pas un niveau intellectuel supérieur à celui de vos délicieux bonobos, une étude humaine, in vivo, de votre création, est tout simplement indispensable.

Bruno sent le sol se dérober sous lui.

— Pourtant...

— Ce n'est pas un sujet négociable. Point à la ligne. Je crois que vous n'avez peut-être pas pris l'exacte mesure de nos relations, disons... professionnelles. Il est incontestable que vous êtes un inventeur de génie. C'est bien sûr l'une des raisons pour lesquelles nous travaillons avec vous depuis quelques années. Mais il existe une seconde raison, qui vous échappe certainement. C'est que cette recherche doit être discrète, très discrète ! Mes partenaires et moi-même n'apprécions pas du tout la publicité ou les commérages. Dans un laboratoire de grande taille, il y a beaucoup trop d'yeux et d'oreilles qui traînent à l'affût des indiscretions. D'où le choix de la petite structure dans laquelle vous travaillez. Cela étant précisé, ne croyez pas pour autant que nous soyons des branquignols. Ce serait une grave méconnaissance de nos potentialités. Nous sommes très influents et très puissants, monsieur Bruno. Beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer. Voilà, vous êtes à même de comprendre pourquoi vous êtes resté à notre service. Mais, je vous rassure, je crois que vous n'aurez pas à choisir vos cobayes. Ce sera un poids de moins sur vos épaules. Mes associés sont en accord avec moi sur ce point. En revanche, je ne parviens pas à joindre la personne qui sera chargée de la mission. Je vais essayer à nouveau et je vous rappelle dès que je l'aurai jointe.

Un claquement sec annonce la fin de la communication.

Bruno repose le téléphone d'un geste accablé. Il cherche dans les tiroirs du bureau une boîte d'aspirine. Un mal de tête insupportable enserre son crâne.

Quel imbécile je suis !

Comment avoir envisagé une seconde qu'ILS pourraient se satisfaire d'un tel résultat, aussi probant soit-il ? Tout chercheur a conscience que les expérimentations de n'importe quels médicaments ou drogues sur l'animal doivent être obligatoirement transposées ensuite sur l'être humain. Les derniers mots proférés par monsieur Clément sont le germe de ce qui pourrait devenir une horreur absolue. Ils bouillonnent à l'intérieur de son cerveau, se télescopent dans un inquiétant fracas.

Sujet non négociable.

Cela veut dire en clair : *gare à ta famille si tu effectues un pas de travers.*

Étude in vivo... Devant les yeux de Bruno se dresse la gueule torturée de Marcus, hurlant sa haine comme un damné. Comment accepter d'envisager un semblable effet sur un de nos frères humains ? Assurément, il est bien trop tard pour se préoccuper des conséquences. C'est il y a des années, quand le changement d'orientation des recherches s'était annoncé, qu'il eût fallu mettre un terme à la dérive. Hélas ! Même à cette époque, la porte de sortie était déjà cadénassée.

Une mince lueur d'espoir se profile peut-être. Provoquer l'échec de la drogue sur l'homme en lui substituant un placebo. Le problème est que monsieur Clément et ses acolytes sont loin d'être stupides. Ils ne manqueront pas d'envisager cette hypothèse, et d'y trouver rapidement une parade.

Qui sait même si la suite des mises à jour du produit ne sera pas confiée à quelque sous-fifre inconscient de la mission mortifère dont il sera le vecteur. André lui-même est-il vraiment l'innocent adjoint dont il me donne l'apparence ? Les donneurs d'ordre sont assez retors et machiavéliques pour avoir placé à mes côtés un espion qui sera chargé de me remplacer si je faiblis. Serait-ce réellement un soulagement pour ma conscience ? Ne pas avoir à supporter le regard de l'innocent que l'on va transformer en monstre ? Il n'y a aucune chance. Je dois reconnaître la vérité. Dès le début de ces recherches, j'avais conscience que leur finalité était forcément sombre et maléfique.

Les élancements dans le crâne deviennent insupportables. Il ouvre les tiroirs, les placards. Trois comprimés de Doliprane. C'est la mince richesse découverte par Bruno. Il se lève péniblement, remplit un verre d'eau et avale le tout. Les visages de sa femme, de ses trois enfants, dansent une gigue désordonnée devant ses yeux.

Sont-ILS au courant de l'autre...

Quelle question ! La tranquille assurance de monsieur Clément démontre sans ambiguïté possible qu'aucun détail n'a été laissé au hasard.

Impossible de prévenir ces innocents, de les protéger. Quant à sa femme... Depuis que leur relation s'est brisée, elle entretient, semble-t-il, une relation avec un séduisant et richissime bellâtre. Quelle tristesse ! Un véritable gâchis dont il porte une lourde responsabilité. Depuis cette annonce, Bruno a cadenassé les portes de son cœur afin de bloquer toute intrusion émotionnelle amoureuse. Mais cette muraille n'est qu'une pitoyable illusion. Quant aux enfants... Imaginer une seconde qu'ils pourraient souffrir de la folie de leur père est une sensation tout simplement intolérable.

Le rappel ne se fait pas trop attendre. Bruno décroche avant la fin de la première sonnerie.

La voix de monsieur Clément est devenue presque chaleureuse.

— Mon cher Bruno... J'ai enfin pu contacter l'employé dont je vous ai parlé. Grâce à votre réussite, nous allons effectivement pouvoir faire d'une pierre deux coups. Nous vous en sommes très reconnaissants. En fait, je peux vous rassurer. Votre participation sera réduite au strict minimum. Voilà comment ça va se passer. Demain après-midi, une personne de confiance se présentera à l'accueil de votre clinique. Elle récupérera les six flacons du produit miracle que vous aurez eu l'obligeance de déposer à son intention.

Les yeux de Bruno, inondés par la sueur qui ruisselle de son front, sont quasiment aveugles.

— Mais je n'ai pas une telle quantité, bredouille-t-il.

Un silence. Puis la voix redevenue sèche de monsieur Clément résonne.

— Combien en avez-vous de disponibles ?

— Eh bien... Deux flacons, pas plus.

— J'espère que vous ne vous permettez pas de nous entuber, Bruno. Ce serait une erreur regrettable.

— C'est la vérité.

— Très bien. Vous les poserez à l'accueil au nom de Marcel Duval. Et je compte sur vous pour que des quantités notables soient disponibles dans une dizaine de jours. J'espère que cela ne vous pose pas de problème logistique. Un retard serait très

regrettable. Pour nous, mais surtout pour vous. Bonsoir.

Et monsieur Clément raccroche.

Tétanisé, Bruno fixe le combiné téléphonique que ses doigts serrent au point de le briser.

Aucune information sur la manière dont ILS vont procéder pour choisir le premier cobaye. Et combien d'autres subiront le même sort ? Ils sont tout à fait capables de sacrifier des centaines de malheureux pour satisfaire leurs ambitions diaboliques. Mais n'est-ce pas le monstrueux protocole naturel qui, depuis des décennies, est devenu la norme dans tous les laboratoires secrets qui pullulent aux États-Unis, en Russie ou dans d'innombrables pays, qui sont en permanence à la recherche de toutes les solutions permettant le contrôle ou l'élimination des opposants ou des ennemis ?

Le doute n'est plus de mise. Un épouvantable cauchemar, dont il est l'unique responsable, vient de prendre forme.

À SUIVRE...

Dépôt légal. 2025
06650 Opio
ISBN : 9782491894146

Plumes Festives 2025
plumesfestives.fr